

Edito

Un rendez-vous au Balto

La difficulté, quand on écrit sur Etienne Daho, est de ne pas utiliser les mots *pop*, *éternel* associé à *jeune homme*, et *Rennes*. D'éviter les jeux de mots comme *Pop en Stock*. *Chic* n'est pas facile à esquiver non plus.

Nous avons rencontré Etienne Daho, un matin d'octobre, dans un bar-tabac du neuvième arrondissement de Paris. Le Balto. Un de ces derniers lieux qui survit aux marchands de lunettes et aux mini-surfaces de proximité. Au milieu de types, au zinc, occupés à gratter des jeux. Ne manquaient que les bruits de flipper. Pour l'odeur d'anis, il était trop tôt. Dans la salle du fond, Etienne Daho, sur une banquette de Skaï, chic, originaire de Rennes avec certainement plein de pop en stock. Eternel jeune homme.

Ce troquet, gentiment suranné, était parfait pour cette rencontre. Car c'est d'une autre époque que vient Daho. Un temps où les choses de la révolte par la musique, le romantisme voyou en chemises rouges et Levi's Sta-Prest et l'esthétisation de sa propre vie semblaient incontournables. Pas négociables. Un idéal. Cet idéal qu'il incarne toujours avec ce timbre doux et familial. Cet idéal qui habite ses chansons qu'il est bon de fredonner les matins où il fait beau, azur dans le ciel. Cet idéal qu'il incarne dans ses indéfectibles attachements à la langue française, sans pathos, sans stylo rempli de l'encre de cet héritage lourdingue qu'ont beaucoup. Sans rapport avec la méprise originelle au sujet du rock français, le jeu de mots ou l'emphase hurlée en pull camionneur. Etienne Daho propose tout l'inverse. Dans cette société clivante, comme on l'entend partout, il est un asile. Ouvert, cultivé, fin. Modernité et ancien monde. Ce fan des Stinky Toys. Proche et lointain. Rejetant l'idée que faire de la pop supposerait de la superficialité. C'est ce que prouve "Blitz", son nouvel album.

Etienne Daho est vivant. Parlerait-on d'un pacte ? De diableries.

De diableries il en est question dans ce numéro.

De diableries et de maquillage.

Ces rockers grimés, outrageants, transgressifs, sexuels, entraînant une jeunesse qui n'en demandait pas tant. Piquant le maquillage de maman, ruinant la cave de papa et raflant les pilules de mémé.

Et Alice Cooper, d'exagérer l'ensemble. De forcer le trait.

Sauf que, depuis, notre réalité a dépassé sa fiction.

Son Grand-Guignol qui faisait délicieusement frissonner comme un tour de train fantôme, la réalité l'a piétinée avec ces égorgements en ligne. "Welcome to my nightmare", chantait-il. Le cauchemar, aujourd'hui, est dehors.

Et dire que, pendant ce temps-là, Bono et Mado, s'optimisaient le magot...

VINCENT TANNIERES